

24 heures, Lausanne, samedi-dimanche 18-19 juin 1977

Au-delà de l'écran, de Claude Vallon

Un film sur le Gothard

Le Saint-Gothard est à la fois un mythe et une forteresse, puisque c'est - et cela reste pour certains - la clé du passage du Nord vers le Sud ou vice versa, et que nos réflexes de défense nationale y sont solidement attachés. Le tunnel a été percé en dix ans (de 1872 à 1882) : il y aura donc bientôt cent ans que les trains, sans encombre, en parcourent les sous-sols. Le tunnel routier, qui complétera l'équipement de passage, a été percé en 1976, et devrait être ouvert à la circulation (selon les plans) en 1979.

Pour un Tessinois portant un nom suisse allemand comme Villi Hermann, le Gothard est un symbole : trait d'union et rencontre entre la technologie du Nord et le sous-prolétariat du Sud. Si les idées sont venues d'ailleurs (de Zurich, de Genève ou de Berne), les gens qui ont assumé le gros du travail, aussi bien pour le tunnel ferroviaire que pour le tunnel routier, sont des Méditerranéens, et de plus des déracinés. Des travailleurs occasionnels mis en appétit par les perspectives de gain, sans connaître exactement les difficultés qui les attendent, et leurs conséquences plus lointaines (silicose notamment).

Mais voyons les choses à leur début :

- *Villi Hermann, comment arrive-t-on à recueillir des fonds pour un projet comme « San Gottardo » ?*

- Ce n'est pas facile... Si j'avais su de quelles sommes je pouvais disposer hier et non maintenant que le film est terminé, j'aurais pu prendre d'autres risques. J'ai dû supprimer, fautes de garanties sur le moment, des scènes dont l'absence me fait mal au cœur aujourd'hui. J'avais compté sur l'appui des cantons que le projet pouvait intéresser. Uri vient de me répondre favorablement après avoir beaucoup hésité, et j'ai montré, il y a quelques jours, le film à la Fondation Gottfried Keller, que patronne le Crédit Suisse, premier intéressé à la construction du tunnel ferroviaire... Jusqu'à présent, les contacts avec cette banque ont été « feutrés »... Je disposais de l'argent alloué par la Confédération, et je m'étais engagé à chercher d'autres sommes auprès des fondations ou institutions culturelles, tandis que le Filmkollektiv de Zurich se chargeait de l'« argent commercial ». J'ai signé un accord avec la télévision (SSR et ZDF) et les bases du projet ont pu être assurées...

- *Comment est né l'idée d'un film sur le Gothard?*

- C'est très simple, j'ai tourné un film sur les frontaliers (« Cerchiamo per subito operai. Offriamo... ») et, pendant le travail, j'ai entendu des ouvriers parler du Gothard. Ils venaient d'Italie et d'ailleurs pour participer au percement du tunnel routier. C'était suffisamment explicite pour mériter une enquête approfondie. Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien faire là-bas, des « mecs » de Bergame ou de Yougoslavie? J'ai donc eu l'idée d'un documentaire sur le Gothard, en utilisant des

documents (photos, articles, etc.). Je me suis mis à fouiller l'histoire, à lire de vieux journaux. Pas question alors de mise en scène. Et je me sentais terriblement dans le coup, comme produit de deux cultures. L'aide à l'élaboration du scénario que j'ai demandée à Berne a été refusée, sous prétexte que l'idée n'en était pas suffisamment développée. Puis, après une deuxième tentative, j'ai obtenu 15 000 Fr. pour m'engager dans le travail de recherche et d'écriture. Entre-temps « Cerchiamo... » avait fait un peu parler de lui, et on me faisait confiance, En 1974-1975, donc, je m'attelais à ce travail de compulsions et de réflexions. Je me plongeais complètement dans le XIXe siècle. Et, chose qui doit vous surprendre, j'en obtenais une image très différente de ce qu'on m'avait appris à l'école. Et ça me paraissait prodigieux. Je tombais des nues. Ces lectures à tort et à travers devaient fournir le matériel d'après lequel trois écrivains – l'un romand l'autre tessinois et le troisième suisse allemand – devaient élaborer des dialogues chacun dans la langue qu'il maîtrisait.

Une intuition historique.

Eve Martin, qui a signé le scénario et participé, avec Esther Modena et Tobias Kästli, aux recherches historiques intervient :

- Tu savais où tu voulais aller, mais tu leur donnais, à ces dialoguistes, toute liberté quant au style, c'est ça. Ils devaient faire les dialogues autour d'une table.

« Villi avait noté un peu dans le désordre les remarques que lui inspiraient les lectures qu'il avait faites. Nous les avons classés, puis il nous a dit : approfondissez ça ou ça, et nous avons ouvert des dossiers - plus de 200 – aux archives fédérales. Ce sont ces données qui ont alimenté la matière des dialogues. Il faut dire à l'honneur de Villi qu'il possède une rare intuition historique et que toutes les suppositions qu'il a faites, toutes les interprétations qu'il a avancées, avant même qu'on se mette au travail, se sont révélées exactes ».

Tout comme en 1882.

Villi Hermann : *En compulsant ces documents, on a pris connaissance des conflits du travail, dans le détail. Même les journaux s'en occupaient dans le détail, contrairement à ce qui se passe aujourd'hui. C'était d'ailleurs une affaire qui concernait toute la population. On pensait au Tessin que toute la vie du canton allait être transformée par le percement du tunnel ferroviaire. On voyait une large industrialisation et une ouverture du canton sur le monde. J'ai lu ainsi que les ouvriers, lors du percement du tunnel, se plaignaient de n'avoir pu faire les premiers pas en direction de leurs camarades de la galerie opposée. Cette remarque, qui m'avait frappé, j'ai pu la faire mienne lors du percement du tunnel routier quand M. Hürlimann a eu droit au même honneur alors que les ouvriers étaient condamnés à vivre l'évènement devant un « monitor » de télévision.*

« Et tout en méditant sur ce propos, je me suis dit que rien n'avait changé fondamentalement depuis 1882. Et l'idée plus complexe d'un film à deux sujets est née dès cet instant. tunnel ferroviaire et le tunnel routier pouvaient être montrés parallèlement. Le discours n'en serait que plus efficace... Nous avons d'abord tourné la partie documentaire, en intéressant les ouvriers à ce

que nous voulions faire, en leur projetant les « rushes », et en les associant ensuite au tournage des scènes historiques où intervient une mise en scène de type théâtral. Nous ne leur avons pas demandé de tenir les rôles principaux (les bourgeois de l'époque) ni ceux des ouvriers les plus actifs, mais de faire de la figuration. Nous avons remarqué qu'il était difficile de leur demander de jouer l'ouvrier piochant. Autant ils sont naturels dans l'action qui leur est propre, autant ils éprouvent de difficultés à se mettre dans la condition d'un travail fictif. Mais ils étaient là pour nous conseiller..

Les plaisirs de la fiction.

Comment expliquez-vous votre pas vers la fiction ?

Il y a évidemment ce désir chez tout cinéaste qui a été confronté au documentaire de se sortir des limites du genre, aussi bien en travaillant avec les acteurs qu'en offrant au public une œuvre complète (le documentaire passe pour frustrant, à tort souvent). Et puis il y avait une raison plus fonctionnelle. Tous les documents dont nous aurions pu faire état pour restituer le percement du tunnel ferroviaire présentent des inexactitudes ou sont fastidieux (coupures de journaux par exemple). Nous avons la possibilité de donner une vision des événements véritables, qui, de plus, modifiait l'histoire. C'était tentant.

« San Gottardo », que nous verrons probablement cet automne à Lausanne, est ainsi une œuvre particulière, semi-documentaire, semi-fiction, mélangeant le reportage et l'enquête, le jeu et le document, avec une habileté telle qu'il en ressort une impression générale et un thème : le mépris de la personnalité du travailleur quand le progrès est en jeu, son asservissement, et la dégradation de l'idéal technique et scientifique par le jeu complexe et cynique des intérêts financiers.